

Que peut le métalangage ?

What Can Metalanguage Do?



Revue publiée avec le concours du Fonds de la Recherche Scientifique (FNRS) et de l'Université du Luxembourg / Journal published with the agreement of the Scientific Research Fund (FNRS) and the University of Luxembourg.

Dépôt légal D/2014/ /12.839/9
ISBN 978-2-87562-042-2
ISSN 2032-9806

© Copyright Presses Universitaires de Liège 2014
Presses Universitaires de Liège
Quai Roosevelt 1b, B-4000 Liège (Belgique)
E-mail : signata.annales@gmail.com
<http://www.signata/ulg.ac.be>

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Imprimé en Belgique

SIGNATA 4 (2013)
ANNALES DES SÉMIOTIQUES /
ANNALS OF SEMIOTICS

Que peut le métalangage ?

What Can Metalanguage Do?

Dossier dirigé par Pierluigi Basso Fossali, Jean-François Bordron,
Maria Giulia Dondero, Jean-Marie Klinkenberg, François Provenzano,
Gian Maria Tore

Presses Universitaires de Liège
2014

RELECTURES DE LA TRADITION

Systeme à tous les étages

Sémir BADIR
FNRS, Université de Liège

Introduction : Le métalangage en Janus

Il n'y a pas d'objet moins connu des sémioticiens que le métalangage. Avouons que c'est un comble! Toute l'entreprise sémiotique ne consiste-t-elle pas dans le développement d'un métalangage a priori délié de terrains assignés? Or le métalangage, bien plus encore que le langage ou la langue, est un objet qui ne dépend que du point de vue par lequel on l'aborde. Et, cependant, comme le langage, et comme la langue, on s'imagine souvent qu'on peut lui imputer, sans aucune forme de procès, quelque réalité, quelque forme concrète et tangible.

Il est impératif de discerner ces deux visages du métalangage, celui qui ouvre les portes de la théorie et celui qui les ferme, car c'est cette ambivalence qui entraîne la méconnaissance que l'on en a, à titre collectif, dans le milieu de la sémiotique. D'un côté, le métalangage découle entièrement de la déduction théorique qui en situe la possibilité (voire la nécessité); de l'autre, c'est un objet dont on prétend pouvoir faire l'analyse ainsi qu'on le ferait de n'importe quelle forme langagière. Il se peut que l'on ait intérêt, en fin de compte, à maintenir cette ambivalence; mais il faut se donner les moyens de la reconnaître et de l'expliquer. Car il n'est pas licite de doter un objet soi-disant « donné » (dans l'intuition ou dans l'impression empirique qu'on en a) de propriétés théoriques a priori, et il n'est pas davantage admissible d'appliquer le fruit d'une déduction théorique directement à un état ou une partie de ce qui se donne à nous sans surveiller de près les conditions dans lesquelles s'opère cette application. C'est pourtant ce que l'on observe presque toujours, dans les travaux des sémioticiens, comme d'ailleurs dans ceux, aussi peu avisés sur ce point, produits par les linguistes.

Voici un exemple de ce que nous entendons dénoncer. Dans *Systeme de la mode*, Roland Barthes prend pour objet d'analyse un corpus de la presse magazine

consacrée à la mode. Cet objet est concret, empirique : un ensemble de phrases décrivant des tenues vestimentaires. Comme, par ailleurs, l'ambition du livre est de dégager, à partir de l'analyse de ces phrases, un « système de la mode », ledit corpus est constitué en métalangage vis-à-vis de ce système suivant une conception théorique du métalangage empruntée, sans grandes précautions, à Hjelmslev. Nulle part Barthes ne montre, par l'analyse, que le corpus de presse possède les propriétés d'un métalangage. C'est là, pour lui, une évidence, ou du moins un syllogisme immédiat : la langue, dès lors que ce dont elle parle est un système (ou est appelé à le devenir par l'analyse sémiologique), est automatiquement promue au rang de métalangage :

[le langage de la Mode] est, si l'on peut dire, le surcode imposé au vêtement réel par les mots, *puisque* les mots, comme on le verra, prennent ici en charge un objet, le vêtement, qui est déjà lui-même système de signification (Barthes 1967, p. 909; nous soulignons).

Le *puisque* ne paraît pas légitime : même si le « langage de la Mode » (que manifeste le corpus de presse) est considéré a priori comme un « surcode » (il sera rebaptisé *métalangage* un peu plus loin dans le livre), cela ne peut découler du seul fait de l'existence d'un système de signification relatif à ce dont il parle. Il faudrait s'assurer d'abord que ce « langage de la Mode » a bien les propriétés générales qu'on accorde aux « codes » — sinon, à quoi bon parler de *surcode*? En outre, il faudrait montrer que le « langage de la Mode » agit, d'une manière ou d'une autre, sur ce dont il parle — sinon, à quoi bon parler de *surcode*? Enfin, à considérer, comme il conviendrait aussi de le faire, ce *puisque* à rebours, c'est-à-dire de la cause à la conséquence, on ne peut pas s'empêcher d'observer que, pour prendre comme objet un système de signification, point n'est besoin d'un surcode, quoi qu'on entende par là, mais seulement de *textes*, car il n'y a pas de textes qui n'entendent signifier leur objet générique (ils disent quelque chose de lui) et le signifier, dans la mesure exacte où ils s'imposent à lui, comme un système de significations.

On ne gagnerait guère à multiplier les exemples où l'usage du concept de métalangage s'avère peu satisfaisant. Les travers théoriques, ou simplement argumentatifs, y suivent toujours à peu près les mêmes procédés : confusion entre langue et parole (le métalangage est censé être dans le même temps un système et un discours), confusion entre langue et langage (le métalangage est supposé être à la fois une forme générale et un système opératoire). On préférera plutôt approfondir le cas de *Système de la Mode*. Car, dans ce livre, en vérité, bien des inquiétudes méthodologiques, bien des aventures théoriques se laissent découvrir, pour ainsi dire, à l'état de nature (la sémiologie étant alors une entreprise glorieuse et naïve), et avec une profusion heureuse qui tient à la fois de l'inventivité de son auteur et de l'ambition qui s'y était dessinée (décrire exhaustivement un système de signes, conformément au programme saussurien). Qu'on ne s'attende pas, dès lors, dans les pages qui suivent à une résolution linéaire du problème que pose

au sémioticien le métalangage. Il s'agira au contraire d'exposer dans toute son étendue l'état de dispersion dans lequel le problème du métalangage intervient, quitte à le reprendre, dans une deuxième partie, dans le plan d'un grand chantier de restauration théorique.

Première partie : Problèmes de la Mode

Le problème le plus apparent — de fait, il est annoncé dès l'Avant-propos de l'ouvrage — est qu'il faille d'emblée renoncer à analyser la Mode réelle. L'analyse ne porte que sur la Mode écrite, « (ou plus exactement encore : *décrite*) » (*Ibid.*, p. 898). L'analyse porte donc sur une description. Et *Système de la Mode* est une description de description. La question est de savoir si c'est en tant que description que la Mode écrite est analysée ou si, au contraire, son caractère descriptif est indifférent à l'analyse qui en est faite. Dans le cas où c'est bien en tant que description que la Mode écrite est analysée, il faut encore déterminer si l'état descriptif est présupposé au regard de l'analyse qui en rend compte ou si, au contraire, c'est à l'analyse de déterminer le caractère descriptif de son objet. Nous avons déjà dit comment Barthes répond à ces deux questions, à savoir que pour lui l'analyse rend compte de son objet (à savoir le corpus de presse magazine relatif à la mode) en tant qu'il est une description dans la mesure où le caractère descriptif de l'objet est évident.

Pour prendre un point de comparaison : dans les études littéraires, le caractère littéraire (c'est-à-dire esthétique ou artistique) d'un texte donné est généralement la raison de l'étude qui se porte sur lui, sans que ladite étude ait à l'interroger directement. Le caractère littéraire est présupposé, au point que l'étude n'aurait pas de pertinence s'il en était autrement, mais l'étude peut très bien porter sur un aspect parfaitement étranger au caractère littéraire du texte, par exemple, sur un thème — la jeunesse, l'espace, la ville... — que l'on trouverait traité également dans des ouvrages de philosophie ou des sciences humaines.

Pour généraliser le premier problème que nous cherchons à dégager : toute analyse a un objet d'analyse. Si cet objet est déterminé précédemment à l'analyse, la question est de savoir si cette détermination est nécessaire pour que l'analyse s'applique à son objet ou si elle n'est pas nécessaire. Dans le cas où la détermination de l'objet s'avère nécessairement présupposée, il faut encore savoir si l'analyse rend compte de cette nécessité ou si celle-ci s'applique d'office, indépendamment de la présupposition qui seule permet de la justifier.

Or, si dans le cas des études littéraires, comme dans celui de toute étude établie dans une discipline instituée, il n'y a aucune difficulté à répondre à ces questions selon la libre disposition des alternatives qu'elles proposent, dans le cas d'une description sémiologique les contraintes épistémologiques n'autorisent qu'une seule réponse et rendent les autres problématiques. Le caractère analytique de l'objet décrit *ne peut pas*, en fait, être évident. Car il n'y a *rien* d'autre dont puisse rendre compte

l'analyse sémiologique. L'évidence est pour celle-ci doublement dommageable : d'une part elle rend l'analyse vaine si celle-ci n'a à décrire que le déjà-connu ; d'autre part, le caractère proprement analytique de l'analyse elle-même ne peut plus être garanti si celui-ci ne fait que redoubler un caractère nécessairement présupposé — c'est-à-dire présupposé comme donné, présupposé et posé tout à la fois — dans l'objet d'analyse. Il faut ainsi que l'analyse sémiologique serve de *révélateur* par rapport au caractère analytique de son objet (s'il appert que l'objet est bien déjà lui-même analytique), sans quoi toute son efficace s'évanouit.

Dans l'argument qui vient d'être exposé, plusieurs choses demandent à être précisées, c'est-à-dire à émerger comme nouveaux problèmes. Primo, le rapport entre analyse et description doit être mieux déterminé. S'agit-il exactement de la même chose, du même aspect d'une même chose ? Secundo, il faut comprendre pour quelle raison l'examen critique que nous effectuons à l'égard de *Système de la Mode* peut être généralisé à toute analyse sémiologique ou sémiotique. C'est-à-dire qu'il faut comprendre pourquoi et comment toute analyse sémiologique ou sémiotique dédouble le caractère analytique qui est le sien dans l'objet même de son analyse. Et, tertio, il faut saisir le moteur de l'effet de révélation qui anime l'analyse sémiologique. Tous ces problèmes sont listés pour plus tard, car ils demandent à être traités en fonction de leur portée générale. Auparavant, on voudrait poursuivre l'examen de *Système de la Mode* là où on l'a laissé.

Nous disons que dans les disciplines instituées, le caractère de l'objet qui fonde l'analyse se portant sur lui ne demande pas à être mis en avant et qu'il peut au contraire être admis comme un préalable capable de légitimer l'analyse elle-même. Barthes a reconnu la logique à l'œuvre dans cet argument. Il l'a lui-même explicitée tardivement, au moment même où il la rejette à l'endroit de la sémiologie. La sémiologie, telle qu'il la conçoit en effet, dix ans plus tard, dans *Leçon*, n'est pas une discipline (comme les autres) (Barthes 1978, p. 442). Dans quel sens ? Dans le sens où il lui manque ce qui est nécessaire à son institution. Et ce manque est *essentiel*, il fonde ce qu'elle est (pour lui). La paraphrase ou le corollaire sémiologique de cet argument est frappant : la sémiologie, affirme Barthes, « bien qu'à l'origine tout l'y prédisposât, puisqu'elle est langage sur les langages, ne peut être elle-même un métalangage » (*Ibid.*)¹. Le tour concessif de la phrase marque assez bien l'événement que constitue cet argument. Il y a une évidence à prendre la sémiologie pour un métalangage ; et pourtant elle ne peut pas l'être. On sait à présent où chercher cette évidence : dans *Système de la Mode*. *Leçon* consacre une conception de la sémiologie opposée à celle d'une « sémiologie positive », « science positive des signes, et qui se développe dans des revues, dans des associations, des universités et des centres d'études » (*Ibid.*, p. 440), bref à une sémiologie entendue

1. Que les deux arguments puissent être corrélés, voire assimilés, l'un à l'autre peut être donné à lire dans la citation suivante : « c'est par un abus épistémologique, qui commence précisément à s'effriter, que nous identifions le métalangage avec la science, comme si l'un était la condition obligée de l'autre » (*Ibid.*).

comme discipline instituée. Mais les griefs théoriques que Barthes porte à l'encontre de cette « sémiologie positive » sont directement puisés à l'expérience personnelle de *Système de la Mode*, quand la *méthode* sémiologique, c'est-à-dire la condition d'une sémiologie comme discipline instituée, l'obsédait². Quels sont au juste ces griefs? Ils portent sur le métalangage. Du métalangage, Barthes déplore, en détachant le préfixe, l'in-différence. Si la sémiologie « n'avait pas trop bien tourné », écrit-il dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, c'est qu'« elle n'était souvent qu'un murmure de travaux indifférents, dont chacun indifférençait l'objet, le texte, le corps » (Barthes 1975, p. 733). De fait, le métalangage du sémiologue de *Système de la Mode* indifférençait l'objet, puisque son analyse n'était pas censée être différente de l'analyse des textes de presse magazine parlant de lui; il indifférençait le texte, puisque ce même corpus issu de la presse magazine n'était pas considéré en tant que texte mais seulement comme métalangage pour un objet; il indifférençait le corps, enfin, puisque le système dégage *in fine* un signifié unique et monotone, le signifié de Mode, comme si la Mode se déterminait de manière purement réflexive, indépendamment des sujets qui la portent et qui la désirent : c'est une Mode pour la Mode, tout de même qu'il y a, selon le credo théorique moderniste, un Art pour l'Art.

Nous ouvrons une parenthèse pour relater, brièvement, des réserves analogues portées à l'encontre du métalangage chez un linguiste contemporain du structuralisme mais qui, lui aussi, a exprimé quelque résistance à l'égard des exigences et des ambitions qu'on prête à ses grands représentants (Hjelmslev et Greimas, notamment). Il s'agit d'Antoine Culioli. La réflexion que nous voudrions citer est extraite d'un ouvrage transcrivant fidèlement des entretiens réalisés par Claudine Normand.

– CULIOLI : [...] Ou alors ça veut dire que j'ai une langue, une métalinguistique, de bois! Si le bois a été étuvé, elle ne bougera pas — et ça c'est du costaud, d'accord, le bois ne bougera pas. Seulement on a oublié les termites! Il faudra en plus y mettre un produit chimique... Donc, je veux dire que, ne pas accepter l'incertitude de ce qu'est la réalité dont on traite — y compris la réalité qui est notre manière de traiter de la réalité dont je traite! — alors, ça me semble... ennuyeux.

– NORMAND : Vous avez raison, ça l'est.

– CULIOLI : Milner aussi l'a dit : « La linguistique ennue ». Je trouve que ce n'est pas très juste de dire « la linguistique », peut-être. Je ne pense pas qu'il est de son destin...

– NORMAND : d'ennuyer?

– CULIOLI : Non, d'être telle qu'elle fonctionne, pour des raisons, vous le dites vous-même, institutionnelles. (Culioli & Normand 2005, p. 179).

2. « Effectivement, dans les sciences dites humaines — y compris la sémiologie positive —, méthode (j'en ai moi-même été leurré) » (Barthes 2002, p. 33). L'éditeur, Claude Coste, ajoute en note qu'à l'oral Barthes a substitué *obsédé* à *leurré*.

Le parallélisme à faire avec l'argument de Barthes est frappant. Le grief principal à l'encontre du métalangage est l'ennui qui se dégage de ses opérations, et ce grief est lié, pour Culioli comme pour Barthes, à l'institutionnalisation du savoir.

La réactivation sémantique de la métaphore, celle du métalangage comme langue de bois, permet toutefois de prolonger la réflexion. Par l'étuve, le métalangage procéderait à un assèchement de son objet; par le traitement chimique, celui-ci serait rendu stérile. En termes moins figuratifs, le métalangage ôte à son objet son caractère dynamique — « habitable » —, c'est-à-dire évolutif et socialisé; il en donne en outre une représentation réduite — « déshydratée » —, sinon réductrice. A contrario, on suppose que l'objet du métalangage est a priori complexe et homogène; complexe, dans la mesure où le métalangage ne donne pas à voir toutes ses « différences » : ses particularités, ses variations ou ses nuances; et, cependant, en un certain sens, homogène si l'on considère que le métalangage se veut être le moyen d'une mise à distance, « hétérogénéisant » ou « aliénant » l'objet en objet-de-savoir³.

Nous en étions à ce problème premier, apparent, qu'à marquer du sceau de l'évidence le statut métalinguistique de son objet, le sémiologue manque au dévoilement inhérent à sa pratique d'analyse. Or, indépendamment de ses implications sur la finalité de l'analyse sémiologique, l'évidence métalinguistique du corpus de presse magazine est contestable du point de vue de cette analyse même. Pourquoi les textes écrits devraient-ils nécessairement *décrire* leur objet? N'y a-t-il pas des textes qui ne décrivent pas leur objet? Même en admettant, ce qui pourtant ne va pas de soi, que la Mode écrite soit « plus exactement » une Mode décrite, est-il avéré que le caractère descriptif d'un texte donné suffise à le définir comme la manifestation d'un métalangage? Deux questions théoriques que, là encore, nous ne faisons qu'annoncer, pour examiner seulement, pour le moment, la manière dont Barthes les aborde.

En l'occurrence, ces questions sont associées à une théorie concernant la « translation des structures » et définissant les *shifters*, plus largement que dans la conception initiale de Jakobson (1957), comme des « opérateurs [qui] servent à transposer une structure dans une autre, à passer, si l'on veut, d'un code à un autre code » (Barthes 1967, pp. 905-906). A priori, tels qu'ils sont définis, les *shifters* ne sont pas dédiés à la description, ni ne doivent forcément signaler le caractère descriptif d'un « code » vis-à-vis d'un autre. Néanmoins, les trois exemples donnés par Barthes sont bien de cet ordre. Le patron de couture, *shifter* iconique, et le pro-

3. Nous ne cherchons pas à multiplier les références mais nous voulons tout de même souligner que la complexité et l'homogénéité sont deux notions pour lesquelles Claude Zilberberg déplore « qu'elles n'ont pas reçu l'attention qu'elles méritaient », entrevoyant du reste entre les deux notions « une certaine complémentarité » (Zilberberg 2012, pp. 19-20). « La complexité constitutive des grandeurs », explique-t-il, « formule une localité, l'homogénéité une continuité conservatrice » (*Ibid.*, p. 20). L'image d'une langue changée en bois peut être poursuivie d'autant : la localité du complexe se confronte à la déplantation opérée par le métalangage, et la continuité conservatrice pâtit de cette déplantation, elle se délite en se stratifiant.

gramme de couture, *shifter* verbal, sont entièrement dévolus à des fins analytiques et descriptives à l'horizon d'un faire « technologique ». Quant au dernier type de *shifter*, celui qui intéresse le corpus de presse magazine, il est supposé « elliptique » en ce qu'il n'opérerait pas une translation complète du vêtement photographié au vêtement écrit mais y renverrait seulement par les « anaphoriques de la langue » (*ce tailleur, la robe en shetland*), voire « sous le degré zéro (*rose piquée dans la ceinture*) » (*Ibid.*, p. 907)⁴. Ce qui se donne à lire dans cet arrangement théorique — et peu importe s'il tient du bricolage biscornu — c'est l'existence posée comme évidente de trois « langues » de la Mode indépendantes, manifestées par des canaux différents (technologique, iconique, verbal), en même temps que la nécessité de les articuler dès lors qu'elles ont « un même objet (une robe, un tailleur, une ceinture) » (*Ibid.*, p. 905). Or cette articulation n'est pensée que sous la forme d'une hiérarchie (en « langue-mère » et « langues dérivées »), en particulier sous la forme de « relais de diffusion », pour laquelle le rapport théorique du langage au métalangage semble adéquat. Dans le cas du journal de Mode, en particulier, on remarque que « le vêtement écrit », c'est-à-dire les textes présents dans les magazines de mode, décrit le vêtement réel quoique, au moyen des *shifters*, il s'articule par translation au vêtement photographié. En somme, les *shifters* signalent chez Barthes la présence d'une structure de renvoi suffisant à accréditer la présence d'un métalangage. Le métalangage est attesté par sa réalisation dans un code distinct.

On voit comment le sémiologue inverse ici l'ordre des questions. La question inhérente au métalangage, en linguistique comme en logique, n'était pas de savoir s'il existe mais bien de déterminer comment il se distingue du langage-objet. Quand, autrement dit, en linguistique et en logique le concept de métalangage permet d'assigner un statut à certains énoncés (parce qu'ils opèrent une fonction de description spécifique) face aux énoncés ordinaires de la langue et du langage logique, dans *Système de la Mode*, en revanche, les énoncés sont d'emblée tenus pour indépendants les uns des autres, en raison des différents canaux de production, et le concept de métalangage est allégué afin de permettre leur articulation.

Du reste, il en était déjà ainsi dans *Mythologies*. Les études de cas ont permis de dégager la présence du mythe à travers de multiples manifestations culturelles (publicité, reportage de presse, photographie, spectacle, etc.) et, par le fait même de cette dispersion, elles ont fait valoir sa consistance et son autonomie. En conséquence de quoi, le mythe est construit a posteriori comme un métalangage par rapport à la langue⁵.

Greimas a, nous semble-t-il, dans un passage de « L'Actualité du saussurisme », explicité les enjeux de ce renversement. On aimerait citer in extenso l'argument qui s'y rapporte :

-
4. Le *shifter* de degré zéro réside, selon Barthes, dans ce qu'il appelle le « noté » et qu'on appellerait aujourd'hui plus couramment « énonciation ».
 5. Et quand bien même la structure qui en rend compte se rapporte plus conformément, au regard de la théorie hjelmsléviennne, au langage de connotation. Nous y reviendrons.

Tout en postulant l'unité fonctionnelle du signifiant linguistique, on ne peut s'empêcher de remarquer la grande diversité qui le caractérise. Certains ensembles qui le constituent paraissent plus fortement structurés, plus homogènes que d'autres, non seulement parce qu'ils s'appuient, au niveau de l'« ordre vécu », sur des groupements sociaux à contours délimités ou sur des fonctions sociales nettement caractérisées, mais surtout parce qu'une signification globale et autonome semble se dégager de ses ensembles structurés. Nous pensons, notamment, aux systèmes mythologiques, religieux, ou à cette forme moderne de fabulation qu'est la littérature. Il semble bien que, dans ce cas, la langue, tout en restant à l'égard de ces ensembles à signification autonome ce qu'elle est, c'est-à-dire un système de signes, se trouve en même temps utilisée comme instrument, et serve à construire des « ordres de pensée » médiatisés, des *métalangages*. De même que la langue, pour se construire ses systèmes de signes, utilise des structures phonologiques qui, en droit sinon en fait, lui sont antérieures, de même, pourrait-on dire, les métalangages se servent des signes linguistiques pour développer leurs formes autonomes. Ainsi, selon la suggestion féconde de Hjelmslev, en partant d'un ensemble signifiant nettement structuré : littérature, langue populaire, mythologie, on est autorisé à construire un système sémiologique dont les structures, dégagées par l'analyse, comporteraient une signification globale autonome. L'application de ce postulat à la description du métalangage littéraire, dont le mérite revient à Roland Barthes, permettra de mieux en montrer la portée. (Greimas 1956, pp. 197-198)

Au départ de considérations sur la langue et sur l'écriture, le métalangage se voit ainsi pris dans une tension entre deux statuts : l'un en fait une fonction interne à un système, l'autre le donne pour un système à part entière, susceptible d'autonomie jusque dans ses manifestations. On peut retracer de manière plausible la génération de cette tension. Il suffit de prendre pour point de départ une lecture du *Cours de linguistique générale* selon laquelle l'écriture n'est pas la langue mais un système second qui la représente, entendu que, dans ce cas, la langue est coalescente à son oralité, quand bien même elle serait forme et non substance. Deux poursuites théoriques sont envisagées à partir de là. La première, prenant acte du statut formel de la langue, suspend la différence « substantielle » entre l'oral et l'écrit pour attribuer au système de la langue dans son ensemble plusieurs *fonctions*, dont l'une métalinguistique. La seconde généralise la possibilité de systèmes seconds au regard de la langue, ces systèmes étant attestés par des différences de « substances » (canaux, supports, modes de production et de réception, tout ce qui, pour reprendre l'expression de Greimas, relève d'un « ordre vécu »). On peut alors, dans un geste de généralisation, rendre transitives les puissances envisagées d'abord depuis un problème de réflexivité. Du côté de la langue : la langue est un système capable de se représenter et de parler d'elle-même (fonction métalinguistique réflexive) mais aussi de représenter et de parler d'autres systèmes de signes (fonction métalinguistique transitive). Du côté des systèmes seconds : dès lors que le métalangage de l'écriture est un système second face à la langue orale (système de décrochage réflexif), d'autres systèmes seconds peuvent instrumen-

taliser le système de la langue en jouant sa signification (système de décrochage transitif)⁶. Restait, finalement, à généraliser ce rapport de décrochage transitif lui-même, tout en perpétuant la qualification de ce rapport comme rapport entre langage et métalangage, quels que soient les systèmes mis ainsi en présence. C'est la thèse, défendue dans *Système de la Mode*, d'une translation des structures, translation qui se signale par des opérateurs métalinguistiques, les *shifters*.

On pourrait croire que, d'extensions en déplacements, le concept du métalangage ait été, en tant que tel, perdu en route. Il est pourtant question de redéfinir sa fonction dans ces aléas. Barthes remarque ainsi, en se réclamant de Durkheim et de Mauss, que « la description de Mode n'a pas seulement pour fonction de proposer un modèle à la copie réelle, mais aussi et surtout de diffuser largement la Mode comme un *sens* » (*Ibid.*, p. 910). La description active le sens : elle l'actualise par la diffusion qu'elle en fait en même temps qu'elle le réalise et le consacre, c'est-à-dire qu'elle en affirme la présence à la fois en elle *et* en dehors d'elle. Le rapport du métalangage au langage s'en trouve très profondément transformé. Alors que le métalangage, en linguistique et en logique, rapporte l'existant, un rôle plus actif lui est désormais dévolu et l'inscrit dans un rapport de présupposition réciproque avec son objet.

Les retombées théoriques de cette redéfinition sont évidemment capitales pour l'objet lui-même. L'objet n'a plus à être un langage préalablement à sa représentation par le métalangage ; mais la présence même d'un métalangage suffit à faire de lui un langage. La déduction est bien entrevue dans *Système de la Mode* sans pourtant qu'elle soit pleinement assumée jusqu'à ses derniers aboutissants, lesquels sont relatifs aux rapports gnoséologiques entre la linguistique et la sémiologie :

Il faut donc peut-être renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique. [...] Dès que l'on observe la Mode, l'écriture apparaît constitutive [...] : le système du vêtement réel n'est jamais que l'horizon naturel que la Mode se donne pour constituer ses significations [...]. Il a donc semblé déraisonnable de placer le réel du vêtement *avant* la parole de Mode ; la vraie raison veut au contraire que l'on aille de la parole instituant vers le réel qu'elle institue. (*Ibid.*, p. 899).

Les modalisateurs qui accompagnent ces propositions théoriques ne sont pas de simples atténuations de leur valeur aléthique mais ils ont une valeur concessive-superlative⁷, soutenant la raison vraie au-delà d'une raison plus naturelle. C'est

6. Une reprise de cette idée dans *Système de la Mode* consacre en quelque sorte la lecture donnée par Greimas du *Degré zéro de l'écriture* : « c'est ce même rapport qui s'établit entre le monde et la littérature : n'est-elle pas l'institution même qui semble convertir le réel en langage et place son être dans cette conversion, tout comme notre vêtement écrit ? D'ailleurs, la Mode écrite n'est-elle pas une littérature ? » (Barthes 1967, p. 913). La dernière interrogation montre le rôle principal de l'écriture. Tous les systèmes seconds en seraient en somme des *avatars*.

7. Suivant une acception de Claude Zilberberg (2012, p. 64) selon laquelle une tournure concessive peut être la marque d'une augmentation superlative de la valeur d'une proposition.

dire aussi que l'institution du réel par la parole ne peut se dire, jusqu'à nouvel ordre, que de manière paradoxale ou ambiguë.

L'un des effets de ce paradoxe est que le métalangage est sommé de se dédoubler. S'il donne accès au réel, il faut aussi qu'une fois cet accès réalisé il rende compte par ses propres moyens de ce qui le distingue du réel. C'est ainsi que *Système de la Mode* met en place une « pseudo-syntaxe »⁸ (Barthes 1967, p. 948) capable de rendre compte, par des moyens métalinguistiques, du système réel de la mode tout en demeurant distinct de la syntaxe du vêtement écrit. Cette pseudo-syntaxe conduit à la reconnaissance d'une strate mixte, dite « code pseudo-réel », qui tient à la fois du vêtement réel (par son système) et du métalangage (par ses manifestations). Cette strate mixte se substitue à la strate de la langue-mère (le code vestimentaire réel), témoignant du paradoxe que constitue la présupposition nécessaire de ce code.

Il convient à présent d'arrêter l'examen qui s'est porté sur *Système de la Mode*. On trouverait sans doute encore quantité de problèmes à pointer du doigt. Nous n'avons cherché à mettre en relief que ceux qui, reconsidérés sous l'angle de la généralité, pouvaient rencontrer l'actualité de la recherche théorique en sémiotique. D'une formule, nous dirions que *Système de la Mode* présente le métalangage comme une résolution; et qu'au contraire nous voyons dans son usage même un problème. Rien ne va de soi dans le métalangage; ni ce qu'il est, ni ce qu'il fait. Un tel constat laisse soupçonner que ce n'est pas un simple redressement qui autorisera, d'un point de vue théorique, l'usage du métalangage mais qu'il conviendra de discerner et de raisonner les attributs et les zones d'intervention qui lui ont été conférées afin de distribuer la multiplicité de ses usages et de ses effets sur plus d'un concept. C'est le plan de cette entreprise de réhabilitation que nous présentons dans la deuxième partie.

Deuxième partie : Le chantier théorique du métalangage

La multiplication et la hiérarchisation des systèmes

En fait, l'impossibilité, ou du moins la grande incommodité, à faire tenir sur un concept unique l'ensemble des assignations de métalangage est apparue très tôt dans le projet de la sémiologie. Les codes connotatifs ont fait connaître leur conception théorique, distincte de celle des métalangages, dès les « Éléments de sémiologie » (paru en 1964) et ils ont trouvé à s'appliquer dans *Système de la Mode* comme des « systèmes seconds ». D'autres que Barthes en ont également produit l'usage,

8. Par exemple, *tissu • twill • à pois* ≡ *soirée*. Il s'agit de syntaxe, puisque des « vestèmes » (Barthes 1967, p. 966) se combinent pour former l'énoncé vestimentaire. Cette syntaxe est « pseudo- » puisque le sémiologue ne combine pas les vestèmes eux-mêmes mais seulement leurs expressions métalinguistiques.

notamment Christian Metz (1972) pour la sémiologie du cinéma⁹. Dans le même temps, ou peu après, les travaux en sémiologie de l'écriture, notamment ceux de Roy Harris (1981, 1986), ont battu en brèche la conception saussurienne (ou peut-être seulement saussuriste) d'une écriture vue sous le seul angle de sa dépendance à la langue orale. L'écriture, en même temps que son analyse s'est autonomisée, obligeait à concevoir d'autres rapports que de filiation et de représentation entre les systèmes. Sans vouloir retracer ici la généalogie de ces rapports, consignons simplement que la concomitance de systèmes a conduit à concevoir leur articulation selon des rapports a priori non hiérarchisés, notamment intersémiotiques et polysémiotiques¹⁰. Enfin une troisième voie de différenciation a été ouverte avec le concept de métadiscours (Rey-Debove 1978). Il s'agit de différencier cette fois non plus des rapports externes mais des rapports internes au métalangage. Elle s'est posée aussi sous la forme d'une dissimilation entre métalangage scientifique et métalangage naturel ou commun et a permis l'élaboration, chez Antoine Culioli (1990), du concept d'*épilinguistique*.

En somme, la différenciation du métalangage s'est effectuée sous la triple division fonctionnelle de l'expression et du contenu, de la syntagmatique et de la paradigmatique, et de la forme et de la substance. Nous tenons à souligner d'emblée que si nous employons ici le lexique de la théorie hjelmsléviennne, ce n'est pas pour imposer celle-ci comme une résolution aux problèmes posés par le métalangage mais pour essayer de planifier le chantier, forcément large et ambitieux, de sa théorisation sémiotique. Le lexique hjelmslévien a l'avantage de pouvoir servir de référence commune à bien des orientations théoriques de la sémiotique entre 1960 et aujourd'hui; et, en dépit des altérations inévitables que son usage a produites chez les uns et les autres, la théorie elle-même demeure une base interprétable pour tout sémioticien.

Il est vrai que la théorie du langage de Hjelmslev pourrait être sollicitée bien davantage encore. Elle propose une définition très élaborée du concept de métalangage; c'est précisément cette définition qui sert de fondement à l'usage que Barthes a fait du métalangage et qu'à sa suite beaucoup de sémioticiens ont reprise et discutée. Ce n'est pas toutefois l'approche que nous privilégions aujourd'hui, attentif à cette observation faite par Claude Zilberberg (2012, p. 19) qu'« en matière d'épistémologie, il ne saurait être question en aucune façon de procéder à une table rase des acquis ni de tenir pour non avenue l'épistémè contemporaine », ce qui nous aurait conduit à laisser entendre, fût-ce malgré nous, une ascension suivant les plis marmoréens de la théorie hjelmsléviennne du langage.

Disons-en tout de même un mot afin de situer sa reprise par Barthes et les premiers sémiologues. La théorie hjelmsléviennne du langage est bâtie sur un principe hiérarchique constant. Le premier effet de ce principe est celui d'une objectivation,

9. Sur l'histoire des usages sémiotiques de la connotation, on se reportera utilement à l'ouvrage de Beatriz Garza-Cuarón (1991).

10. *Poly-*, *pluri-*, *multi-*, selon les auteurs. On négligera ces nuances et possibilités de distinction.

d'une connaissance objectivante : quelque objet est mis sous la dépendance, sous la hiérarchisation, d'autres. Parmi les effets suivants, il vient un moment dans la théorie où l'objectivation de ce principe demande à être considérée. Le moment est qualifié par Hjelmslev (1975, p. 41) d'opération « scientifique » ; il conduit à envisager des objets qui sont eux-mêmes des connaissances hiérarchisantes et objectivantes. Ce sont ces objets que Hjelmslev appelle « métasémiotiques ». Ceci revient à dire que la conception et l'élaboration des métasémiotiques poursuivent un but épistémologique. Les métasémiotiques n'entrent dans la description d'un objet empirique qu'à cette fin.

Précisons encore que la théorie du langage prévoit également les situations où l'objectivation du principe hiérarchique ne peut pas être produite, sans d'ailleurs que le principe soit remis en cause pour autant. Ces situations sont dites « complexes » (*Ibid.*, p. 5). Elles consistent à admettre d'autres formes d'objectivation que celle opérée par le principe hiérarchique, là où ce principe est néanmoins appliqué. Nous avons suggéré ailleurs que ces situations correspondent aux cas de polysémiotiques et d'intersémiotiques (Badir 2014, chap. VII)¹¹. Pour le plan que nous nous apprêtons à dresser, cela signifie qu'il n'y a pas de rapport direct établi, ni peut-être à établir, dans la théorie entre les métasémiotiques, d'une part, les polysémiotiques et les intersémiotiques, d'autre part. Ce qui pose assurément un problème d'ordre épistémologique tout à fait spécifique, et très important au regard des intérêts actuels des sémioticiens.

L'épreuve de l'expression

Suivant une approche purement opératoire (c'est-à-dire non théorique), le métalangage peut se définir comme un système second se démarquant du système premier par ses expressions. La définition du langage de connotation s'en distingue par une démarcation de contenus. L'effet de symétrie décelable entre ces deux définitions n'est qu'apparent. Un « décrochage » soit par l'expression soit par le contenu ne s'opère pas du tout de la même manière ni ne conduit à des effets similaires. Associer un contenu connotatif à un langage, cela revient simplement à poursuivre l'analyse au-delà des régularités observables lorsque ce langage est pris comme un tout. Associer une expression métalinguistique à un langage, cela consiste en revanche à doter l'analyse d'un moyen de manifestation. Le langage de connotation est ainsi une puissance de l'objet (empirique) ; le métalangage, une puissance de l'analyse convertissant celle-ci en un objet.

11. Les polysémiotiques correspondent aux productions où, d'évidence, plusieurs systèmes d'expression sont associés, telles la bande dessinée ou la gastronomie ; ces systèmes s'objectivent les uns les autres par le caractère éprouvé, dans l'expérience interprétative, de leur distinction. Les intersémiotiques, tel le récit, correspondent à des formes éprouvées comme communes à des manifestations distinctes de systèmes d'expression distincts ; leur objectivation découle, là aussi, directement de l'expérience.

Quand on parle d'analyse *sémiotique*, on vise une qualité de l'objet soumis à l'analyse : l'analyse est sémiotique dans la mesure où elle a des raisons de présumer que son objet possède les propriétés reconnues, dans la théorie, comme propriétés de l'objet sémiotique. Mais, lorsque cette analyse est traitée à son tour comme un objet, ce qui correspond à la visée spécifique du métalangage, la qualité sémiotique ne peut pas lui être imputée d'office. Il revient à l'analyse qui se porte sur cette analyse de déterminer si le métalangage est un langage (*i.e.* s'il appartient à la classe des langages) à l'instar du langage premier et s'il a les propriétés ordinairement imputables aux objets sémiotiques.

Que l'assignation sémiotique ne soit pas automatique n'est pas difficile à concevoir. Il apparaît comme peu probable par exemple que les analyses quantitatives qui se portent sur les langages soient elles-mêmes analysables comme des langages. D'abord, elles ne demandent pas, par définition, à être divisées en plan d'expression et en plan de contenu ; de plus, leur visée les rend pauvrement analysable de manière systématique, les vertus de la quantification résidant dans l'absence de catégories distinctes. On voudra peut-être arguer que, pour qu'elle soit un langage, il ne faut pas seulement que l'analyse porte sur un langage mais qu'elle rende compte de sa qualité de langage. Dans ce cas de figure, le métalangage ne se rapporterait qu'aux analyses linguistiques et sémiotiques. Même cela ne suffit pas cependant à faire automatiquement du métalangage un objet lui-même sémiotique. Qu'on songe aux langages de connotation. Ces prétendus *langages* de connotation produisent des analyses sémiotiques mais, en fait, ce ne sont pas, à proprement parler, des langages car ils ne connaissent pas de manifestations distinctes de celles de leur objet (ils n'ont en propre qu'un plan de contenu).

Mais la véritable question, celle qui mérite toute notre attention, est de savoir si l'on n'a pas intérêt en vérité à ce que le métalangage *ne soit pas* un langage. L'analyse sémiotique est censée être conduite de manière non-contradictoire, exhaustive et le plus simplement possible. Ces contraintes analytiques, comme elles ont été formulées par Hjelmslev, ne sont pas forcément respectées à la lettre mais il est rare qu'un sémioticien se déclare par principe contre elles. Or que fait-on lorsqu'on mène l'analyse sémiotique d'un langage selon le principe d'empirisme ? On établit en fait cette analyse comme un système symbolique¹², et non comme un langage. La simplicité veut en effet que le plan d'expression métalinguistique concorde, autant que possible, et sans contradictions apparentes, avec l'analyse sémiotique. Cela revient à dire, notamment (pas seulement), que le métalangage tend à ne pas introduire de termes polysémiques ou ambigus. Par exemple, dans le métalangage employé pour *Système de la Mode*, comme il apparaît dans l'énoncé descriptif *tissu • twill • à pois* \equiv *soirée*, chaque symbole désigne une fonction précise et invariante.

12. Semi-symbolique, si l'on veut. Nous négligeons la distinction, absente chez Hjelmslev et théoriquement peu sûre, entre symbolique et semi-symbolique.

Le métalangage se fait donc une vertu, d'ordre épistémologique, à ne pas être un langage. Vouloir accorder au métalangage l'accès aux propriétés de langage, c'est combattre ce qui fait sa force. C'est lui opposer une autre puissance, investie selon d'autres exigences. Autant admettre, pour la clarté des débats, que l'on se refuse alors à faire de l'analyse sémiotique un métalangage. C'est précisément la position défendue par Barthes dans *Leçon*. La sémiotique n'aspire pas nécessairement à faire de ses analyses un métalangage. Nous voyons au moins deux arguments à faire valoir contre le métalangage. L'un d'entre eux a été évoqué plus haut : le métalangage est ennuyeux et produit un appauvrissement de son objet. Cet argument renverse simplement la valeur phorique des exigences épistémologiques assignées au métalangage : il est ennuyeux parce qu'il rend compte adéquatement du caractère régulier dégagé par l'analyse sémiotique ; il est appauvrissant parce que ce caractère régulier ne définit pas tout l'objet mais seulement ce qui fait de lui un objet sémiotique. Le second argument contre le métalangage est autrement plus imposant. Il consiste à dénier que le métalangage soit un instrument apte à rendre compte de l'analyse sémiotique. Le fond du problème repose, nous semble-t-il, sur ce que veut dire *parler*. Ce que la position anti-métalinguistique laisse entendre, c'est que le métalangage ne parle pas de son langage dans le sens où l'on convient de dire qu'un langage « parle de » quelque chose. Il en présente l'analyse, sans doute, et fournit dans ce but des expressions, mais entre cette *présentation* et une *énonciation* il y a encore un fossé qui dissuade d'assimiler le métalangage à un langage. Nous dirons, dans la section suivante, les motifs qui nous font estimer que cette critique est valable. Non seulement le métalangage s'analyse, préférablement (c'est-à-dire adéquatement et idéalement), en un système symbolique, mais en outre la présentation qu'il donne de l'analyse sémiotique ne s'accorde pas à toutes les fonctions inhérentes aux langages, seulement à l'une d'entre elles.

Les anti-métalangagistes — Barthes, Culioli — plaident en faveur d'autres formes de connaissance sur les langues et les langages, lesquelles ont exactement les qualités et les défauts inverses du métalangage. La paraphrase, la glose, sont certes aussi proches que possible de l'objet dont elles parlent ; elles permettent d'en saisir toutes les particularités, les nuances, les détails. Mais elles ne sont pas aptes à montrer les ressorts de l'analyse qui se porte sur lui, ni, en définitive, les propriétés linguistiques qui rendent cette analyse adéquate à son objet. Il est possible du reste que ce soit avec profit que le sémioticien semble utiliser, pour rendre compte de ses analyses, d'un instrument intermédiaire entre le métalangage symbolique et la pure paraphrase. Mais la théorie susceptible d'en rendre compte, en décrivant les tenants et aboutissants épistémologiques inhérents à cette pratique d'entre-deux, reste à élaborer¹³.

13. C'est une gageure que l'on adresserait volontiers à la sémiotique tensive, dès lors que celle-ci cherche à décrire des opérateurs de tension entre contraires : la sémiotique tensive offre-t-elle les moyens d'endosser une fonction épistémologique au bénéfice des analyses sémiotiques ?

Avant de clore ce point, nous voudrions attirer l'attention sur une conséquence de ce qui vient d'être observé. Si le métalangage comme le langage de connotation ne sont pas, en fait, des langages, il faut certes, d'une part, faire porter sur d'autres concepts théoriques que ceux de plan de l'expression et du plan du contenu le moyen de leur distinction (ce dont atteste en effet la théorie hjelmsléviennne), mais aussi, d'autre part, comprendre pourquoi l'insistance mise sur le plan de l'expression a un caractère *opératoire* dans le cas du métalangage. Ce caractère opératoire nous semble témoigner de ce que, en sémiotique, c'est bien toujours des dépendances vues du point de vue de l'expression qui servent de cran d'arrêt à l'analyse. Là où le métalangage ne parvient pas à *éprouver* ses catégories expressives sur l'objet empirique, il ne peut que manquer à sa fonction de représentation de l'analyse sémiotique. Jean-Claude Coquet a, à notre avis, très bien montré cette spécificité du métalangage pour l'analyse linguistique (et sémiotique) :

Le *je* de « je vois le bleu du ciel », dit Merleau-Ponty, est-il le même que le *je* de « je comprends un livre » ? Pour le linguiste qui, fidèle au principe d'immanence, s'appuie sur le syntagme et sa construction syntaxique, oui. Pour le phénoménologue, non. L'occurrence *je* n'aura pas le même nom métalinguistique. Dans un cas, il s'agit de perception, dans l'autre de cognition. (Coquet 2007, p. 136).

La catégorisation métalinguistique

À quoi ça sert, au juste, un métalangage ? À quoi sert-il *spécifiquement*, c'est-à-dire qu'est-ce que lui seul peut faire ? Le métalangage offre des expressions pour représenter le langage¹⁴, c'est entendu. Mais la paraphrase le décrit également et déploie pour ce faire des moyens différents du métalangage. Comme il a été souvent remarqué (c'est devenu une scie), le langage n'a pas besoin de métalangage pour parler de lui-même. Même en linguistique ce pouvoir propre au langage est aisément reconnu. Il en est rendu compte sous l'appellation d'autonymie. Jacqueline Authier-Revuz (1995) a montré l'étendue de son champ d'action, lequel dépasse de loin les besoins épistémologiques des linguistes et des sémioticiens. Les limites même de ce pouvoir sont loin d'être fixées. Par exemple, le néologisme a toutes les chances de faire entendre une modalité autonymique. Or si le métalangage est producteur de néologismes, il ne s'ensuit évidemment pas que tout néologisme soit métalinguistique. Et l'on doit pouvoir convenir que tout néologisme proposé par un linguiste ou un sémioticien ne tombe pas *de jure* dans la nasse du métalangage. Ou bien alors c'est que l'on a renoncé d'emblée à distinguer les pouvoirs métalinguistiques de ceux de la paraphrase et de la langue ordinaire.

Repartons de l'analyse. L'analyse divise l'objet et trouve parmi ses divisions des régularités. Ainsi, *tissu • twill • à pois* ≡ *soirée* et *tissu • flanelle • rayée* ≡ *matin* montre une régularité de division des deux énoncés : il s'agit dans les deux cas d'une division quadripartite, et les relations sont régulières entre chaque élément

14. C'est-à-dire, en fait, pour présenter l'analyse qui en est faite.

de division et les symboles qui ont servi à l'analyse. Pour décrire ces régularités, Barthes emploie des expressions métalinguistiques, les termes *objet*, *support* et *variant*. Il n'importe nullement, pour évaluer cet usage métalinguistique, que ces termes soient employés aussi dans la langue ordinaire et qu'en outre leur usage y soit éminemment polysémique. Ce qui importe, aux yeux du sémioticien, c'est que ces termes permettent de décrire des *catégories* issues de l'analyse, et qui ne seraient pas apparues sans celle-ci. Est-ce donc que l'analyse soit seule apte à produire une action de catégorisation? Point n'est besoin d'aller jusque là. Et d'ailleurs, pour parler clair, nous n'assimilons pas toutes les catégories linguistiques et sémiotiques à des expressions métalinguistiques. Il n'empêche que certaines catégories sont bel et bien du ressort de l'analyse et ont besoin d'un métalangage pour être exprimées. Ces catégories sont celles qui relèvent de l'analyse syntagmatique du langage-objet.

Nous manquons de place pour étayer cette thèse, laquelle nous paraît permettre de circonscrire précisément la fonction du métalangage pourvu que l'on assigne à ce qui vient d'être proposé une portée générale et exclusive : le métalangage sert à pourvoir d'expressions les catégories de l'analyse syntagmatique du langage-objet, et rien qu'elles¹⁵. Il nous paraît utile toutefois d'ajouter deux observations. La première n'a pour but que de dissiper un éventuel malentendu. Par analyse syntagmatique, nous n'entendons pas seulement une analyse qui, en linguistique, correspond traditionnellement au champ de la morphologie et de la grammaire. L'analyse syntagmatique, comme elle s'effectue en sémiotique, vise autant le plan de contenu que le plan d'expression. Elle s'attache principalement à relever des déterminations, généralement sous la forme d'implications mais aussi bien, en suivant une proposition théorique prometteuse de Zilberberg (2012, pp. 26 sqq.), sous la forme de concessions.

La seconde observation cherche à préciser le rapport entre métalangage et description. Ce rapport ne nous paraît nullement nécessaire. D'une part, on peut décrire sans utiliser de métalangage (le cas de la paraphrase); d'autre part, on peut utiliser un métalangage à d'autres fins que ceux de la description. La description nous paraît désigner un mode syntaxique parmi d'autres possibles. La sémiotique tensive peut nous aider à raisonner des types syntaxiques purs. Les syntaxes sont ou intensives ou extensives. Leur ordre interne est par ailleurs soumis ou non à l'ordre temporel vécu¹⁶. En recoupant ces deux critères, quatre grands types de syntaxes peuvent être distingués : la description (extensive et non temporelle), la narration (intensive et temporelle), l'argumentation (intensive et non temporelle) et la déduction (extensive et temporelle). Le métalangage, même si son usage descriptif est prépondérant, peut être utilisé pour rendre compte des autres types d'analyses syntagmatiques. Par exemple, un programme de couture manifeste un métalangage narratif; une grammaire prescriptive, un métalangage argumentatif;

15. Pour une argumentation développée, nous nous permettons de renvoyer à nouveau à Badir (2014, chapitre V).

16. Sur l'ordre interne, voir Louis Hjelmslev (1971, pp. 198-199).

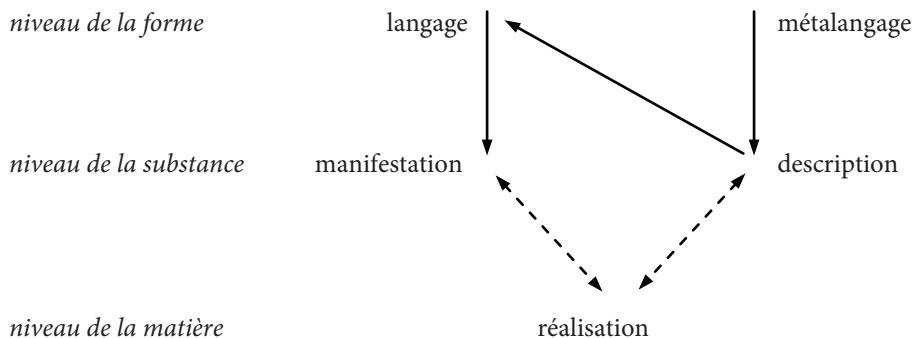
et le *Résumé d'une théorie du langage* de Hjelmslev est sans doute le seul beau cas de métalangage déductif.

Méta-, épi-

L'analyse conduit une connaissance objective de son objet. Qu'est-ce à dire ? Simple-ment ceci : qu'elle considère des objets sous le rapport de celui qu'elle examine. Pour différencier l'objet premier des autres, on utilise en sémiotique une paire conceptuelle fondamentale, celle de la forme et de la substance. Les formes sont les objets par lesquels l'objet premier est connu comme substance, c'est-à-dire, dans les cas ordinaires, comme objet empirique. Suivant l'enseignement de Saussure, l'application de cette distinction conceptuelle a désormais un air familier : l'analyse linguistique porte sur la parole ; la forme objective de la parole est constituée par la langue. Dans l'application sémiotique, c'est la même chose : de n'importe quel objet donné, la connaissance sémiotique consiste à établir le système, ou du moins *un* système (une partie de système pouvant constituer elle-même un système).

Cette conception générale de l'analyse trouve également à s'appliquer dans le cas d'une analyse métalinguistique, à un point près. L'analyse métalinguistique produit elle aussi une connaissance objective de son objet. Le métalangage est une forme à partir de laquelle la langue ou n'importe quel autre système sont connus. Mais la langue et les autres systèmes n'en deviennent pas pour autant des objets empiriques ! L'aporie de bien des approches du métalangage consiste à supposer que les systèmes, celui de la langue comme tout autre système, se laissent approcher comme des objets empiriques que l'on pourrait analyser comme on le fait dans une analyse linguistique ou sémiotique ordinaire. Présenté comme nous le faisons, cela paraît une énormité, mais en fait l'illusion en est très aisée à produire. Il faut, d'une part, permettre la confusion du système avec la description qui en est faite, et assimiler la langue au soi-disant « métadiscours ». C'est clairement ce qu'affirme Barthes dans *Système de la Mode* : n'était le « déguisement » rhétorique de la prose magazine, les énoncés qui décrivent la Mode *instituent* son système (mais non, bien sûr, sa « parole », que représentent les vêtements réels). Il faut, d'autre part, et en même temps, abolir, au niveau métalinguistique, la différence entre objet et analyse, entre « métadiscours » et métalangage. Erreur théorique fondamentale que commet, là encore, allègrement *Système de la Mode* et qui explique pourquoi le supposé métalangage des énoncés de Mode demande tout de même à être analysé, de manière toute empirique, de façon à ce que soit produit, sous une autre forme descriptive (celle utilisée par le sémiologue), le système visé.

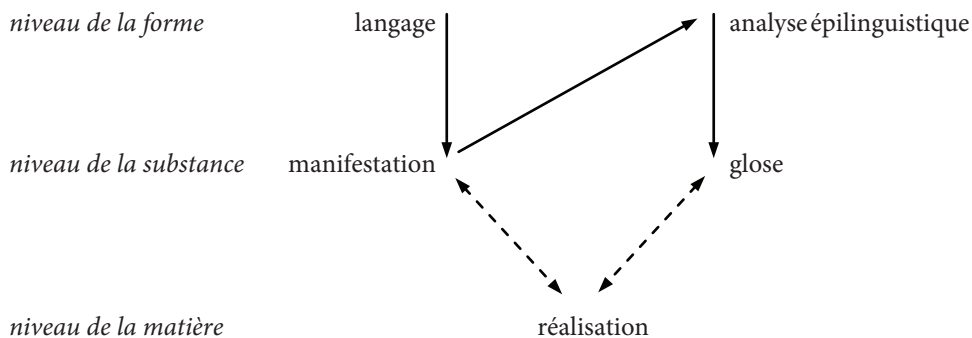
Le rapport du métalangage à la parole première et, plus généralement, l'accès à l'empirie doit être tout aussi direct que celui de l'analyse linguistique ou sémiotique elle-même. Le métalangage n'est considéré comme « plus haut » dans le principe qui hiérarchise l'analyse que parce qu'il exerce un contrôle sur l'analyse de l'objet premier. Ce contrôle, il l'opère en rendant homologue son propre rapport analytique à celui de l'analyse linguistique ou sémiotique. Un schéma permettra peut-être de rendre le rapport de ces rapports un peu plus clair.



Le parcours inscrit dans ce schéma se laisse lire de la façon suivante : une analyse métalinguistique se donne dans une description qui a pour objet (formel) ce qui se donne par une manifestation (de la parole, du texte, n'importe quel énoncé). Certes on peut supposer que l'objet formel (le système de la langue ou de tout autre type de langage) résulte de l'analyse d'un objet empirique, mais ce n'est pas à l'analyse métalinguistique à le donner à voir, quoique son appellation soit choisie en raison de cette présupposition. En d'autres termes, l'analyse métalinguistique, en tant qu'analyse, n'a pas plus à présupposer le caractère analytique de son objet qu'elle n'est conduite à assimiler celui-ci à un objet empirique. Tout ce qui compte pour elle est que ce qu'elle donne à la description soit corrélé à un langage. À cet égard la fonction métasémiotique est conforme à toute fonction sémiotique (ou même simplement symbolique) : elle est contractée par une expression et un contenu.

Concrètement, que retenir de ces positionnements théoriques ? Simplement ceci : le métalangage ne saurait être confondu ni avec le métadiscours (quoi qu'on veuille entendre par là) ni avec le système du langage. Le métalangage est un *système* qu'on instrumente non pour n'importe quelle « communication » mais dans un but de connaissance (laquelle est, si l'on veut, une forme particulière de communication) et qui, de ce fait, connaît une spécificité formelle : son objet est un langage.

Le schéma proposé ci-dessus offre une autre piste de réflexion. Que se passe-t-il si l'on change l'orientation de son parcours de lecture ? Il semble qu'une autre hypothèse conceptuelle voit alors le jour. Au lieu d'une analyse métalinguistique, on aurait affaire, si l'on suit Culioli, à une analyse « épilinguistique ».



Le langage est donné alors dans une manifestation (textes, parole) qui a pour analyse épilinguistique ce qui se donne par une glose. Pourquoi cette différence terminologique? Qu'est-ce qui est en jeu? L'hypothèse semble de prime abord étrange. Pourquoi la manifestation donnerait-elle à voir dans une analyse, fût-elle « épilinguistique », autre que chose que son langage? Eh bien, de la même manière que, dans la connaissance, l'analyse métalinguistique redouble, pour en permettre une forme de contrôle, l'analyse linguistique, semblablement on peut supposer différentes strates de systèmes mises en action dans l'usage du langage, une strate relative au système particulier d'une langue donnée (le français, l'anglais, etc.) et une strate plus profonde relative à la faculté de langage. C'est cette dernière strate qu'est supposée faire apercevoir une analyse épilinguistique grâce au témoignage de gloses sophistiquées, préparées à cet effet par le linguiste.

Nous n'entrerons pas ici plus avant dans le commentaire de cette hypothèse. Celle-ci nous invite toutefois à préciser une dernière chose. Si le système métalinguistique ne sert qu'à la connaissance, il n'en est pas exactement de même du système linguistique et, par extension, de tout système sémiotique en général. À celui-ci, en effet, il est possible de reconnaître une puissance de fonctionnement. Le système ne serait pas seulement une forme analytique mais également une forme de production, c'est-à-dire une cause formelle pour tout acte de langage. Là encore, nous ne chercherons pas à discuter cette thèse, qui est d'ordre ontologique. Mais il faut pouvoir discerner ses retombées épistémologiques. Une connaissance entièrement déliée de thèse ontologique relative à ses objets formels affiche à bon droit la neutralité d'une description. Sans doute toutes les descriptions ne se valent pas, mais en somme le critère de son adéquation n'est réglé que par des intérêts spéculatifs. Une connaissance entièrement déterminée par le fonctionnement du système qu'elle analyse sera à l'inverse prescriptive : elle dit comment, selon les lois du système, l'usage fonctionne. Quant à la prédictivité, que l'on attribue ordinairement aux connaissances scientifiques, il nous semble qu'elle se situe entre les propriétés de la description et celles de la prescription; une connaissance prédictive rend compte non seulement du fait mais aussi du possible, sans pour autant déterminer ce possible comme un fait futur avéré. À ce titre aussi, le linguiste comme le sémioticien peuvent chercher à frayer un chemin de traverse, quoique théoriquement improbable, à tout le moins impensé, entre l'exigence de l'analyse métalinguistique et l'hypothèse d'une analyse épilinguistique. Il y va du pouvoir de révélation de leurs analyses¹⁷.

17. En termes tensifs, nous dirions que la révélation peut aussi bien être interprétée de manière implicative (ce qui est inconnu devient connu) que de manière concessive (bien que jusque là caché, finalement exposé).

Conclusion : Système à tous les étages

Il faudrait qu'un jour on puisse se dispenser d'avoir à vanter l'objectivation, ontique comme épistémique, des systèmes. Langage, métalangage, épilinguistique ; langage de connotation, intersémiotique, polysémiotique ; convenons-en : ces distinguos sont un peu encombrants. Le concept de système est en fait un concept fluide : il se distribue uniment sur tous les systèmes particuliers. Ne vaudrait-il pas mieux dès lors adopter une approche continuiste ?

L'une des gradations plaidant en faveur de cette approche est facile à dégager. Il s'agit de la gradation tendue entre généralisation et particularisation, c'est-à-dire entre l'amplitude d'une visée empirique et la précision d'une saisie formelle. Plus l'objet est généralisé, plus le métalangage a des droits à faire valoir, car le contrôle de l'expression devient alors le principal enjeu (comme on le voit bien en logique formelle). À l'inverse, quand la cause formelle se loge dans un détail invisible à l'œil nu ou inintelligible à l'intuition, la glose et la paraphrase sont des moyens propices à faire surgir la mécanique du sens (ainsi qu'il en est, notamment, dans les études phénoménologiques). Mais, dans tous les cas, la description tendra à être systématique, ou à faire système.

Pouvons-nous trouver une autre source de gradation ? Il nous semble que l'on gagnerait à en faire l'hypothèse au sujet de l'expression et du contenu. Le système n'est pas tant un composé qu'un *mélange* d'expression et de contenu. Le tri que l'on en fait dans les analyses sémiotiques n'est jamais équitable, ou symétrique, quoi qu'on prétende. Toujours l'analyse se fait ou bien plutôt du point de vue de l'expression ou bien plutôt du point de vue du contenu. Aussi importe-t-il de comprendre ce que sont ces points de vue : sans doute pas des zones délimitées de notre cerveau, comme le sont ses deux hémisphères ; mais bien les témoins d'un conflit d'intérêts, d'une tension essentielle à l'équilibre humain. Les systèmes sont les lieux de négociation de cette tension, privilégiant tantôt l'expression (comme il en est dans le métalangage), tantôt le contenu (dans les intersémiotiques et dans les soi-disant « langages » de connotation). Et qu'est-ce donc qui se négocie comme cela ? Rien de plus que le langage lui-même. C'est-à-dire, rien de moins.

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 tomes.
- BADIR, Sémir (2014), *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, tome II, pp. 892-1232.
- (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, tome IV, pp. 575-774.

- (1978), *Leçon*, in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, tome V, pp. 427-448.
- (2002), *Comment vivre ensemble*, Paris, Seuil, Imec.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- CULIOLI, Antoine (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation, 1 : Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, Antoine & NORMAND, Claudine (2005), *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- GARZA-CUARÓN, Beatriz (1991), *Connotation and Meaning*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L'actualité du saussurisme », *Le français moderne*, 24, pp. 191-203.
- HARRIS, Roy (1981), *The Language Myth*, London, Duckworth.
- (1986), *The Origin of Writing*, London, Duckworth.
- HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- (1975), *Résumé of a Theory of Language. Travaux du cercle linguistique de Copenhague XVI*, Copenhague, Nordisk Sprog og Kulturforlag.
- JAKOBSON, Roman (1971), « Shifters, verbal categories, and the Russian verb », in *Selected Writings II. Words and Images*, The Hague, Mouton, pp. 130-147.
- METZ, Christian (1972), *Essais sur la signification au cinéma*, tome II, Paris, Klincksieck.
- REY-DEBOVE, Josette (1978), *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*, Paris, Le Robert.
- ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège (collection Sigilla).